

MORLAIX

Naguère, on citait l'église de Notre-Dame-du-Mur, à Morlaix, comme l'une des merveilles de la Bretagne. Son clocher avec sa flèche en pierre rivalisait avec celui du Creizker, dont je vais bientôt parler. Aujourd'hui il ne reste plus de traces de cette église ; elle s'est écroulée au commencement du siècle, et bientôt après elle a été entièrement démolie. Saint-Melaine, au milieu de la ville, ne mérite d'être mentionnée que pour la boiserie d'un orgue, admirablement travaillée. Enfin une autre église dans un faubourg est également sans importance. Sa date, du commencement du seizième siècle, se lit sur une grande banderole sculptée en relief qui se développe le long de sa façade.

Plusieurs tableaux et des lithographies ont déjà fait connaître quelques rues de Morlaix. Celles des Nobles, par exemple, présente presque à chaque pas des façades des quinzième et seizième siècles, dont plusieurs se font remarquer par leur élégance. Il y a peu de villes, je crois, où l'on trouve autant de souvenirs de l'architecture civile du moyen-âge. Ces modèles anciens ont exercé une influence évidente sur l'architecture moderne ; on voit nombre de maisons à portail en ogive, surmontés d'une date du dix-septième siècle ; d'autres qu'à leurs moulures, et aux colonnes bizarres qui soutiennent leurs archivoltés, on pourrait croire de la période gothique, ont été bâties il y a moins de deux cents ans, [page 80] comme l'apprennent des inscriptions tracées sur leurs façades. Dans une maison de la rue des Nobles on voit un magnifique escalier gothique, en bois, du quinzième siècle, parfaitement conservé, quoique d'un usage journalier. Ses ornemens [sic], variés à chaque étage, sont d'une délicatesse inouïe. Je n'avais jamais rien vu de plus parfait et de meilleur goût.

L'hôtel-de-ville, grand édifice de style bâtard qui suivit celui de la Renaissance, ne méritait pas d'être cité sans une particularité vraiment curieuse. Parmi quelques grands médaillons d'un fort relief, et qui représentent des têtes ou des figures en buste, on en distingue un, contenant un homme qui embrasse de la manière la plus tendre une femme très décolletée. L'homme c'est Henri IV, fort ressemblant, et la femme c'est, dit-on, la belle Gabrielle. Or, cet hôtel-de-ville a été bâti sous le règne même de Henri IV. Que penser de ce groupe singulier ? Est-ce un reste du vieux *levain de la ligue*, une satire, ou bien une espèce de flatterie naïve à l'excès ? On voit sur d'autres édifices des fantaisies d'artistes encore plus crues que ce médaillon : tels sont, par exemple, les étranges ornemens [sic] de la corniche qui termine la façade du château d'Anet. Il fallait qu'au seizième siècle, et plus tard encore, les artistes fussent des êtres privilégiés, pour se permettre impunément tant de choses. Ils pouvaient, ainsi que Rabelais, se moquer de Dieu et des rois, tout en possédant des bénéfices et recevant des cadeaux de la cour. De tout temps en France, ce me semble, on n'a aimé la débauche que pour son côté risible, non pour le plaisir physique. De là peut-être l'immense quantité de livres obscènes dont notre littérature abonde. Ne peut-on pas attribuer à cette disposition les sujets forts sales qu'on trouve souvent dans les édifices religieux du moyen-âge ? A une époque où la religion n'avait pas encore d'ennemis bien dangereux, on pouvait tolérer tous les caprices indécens [sic] des artistes ; ils faisaient rire, et c'était tout.

MÉRIMÉE PROSPER, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, Paris, Adam Biro, 1989, cf. p. 79-80 (1^{re} édition : Paris, Librairie de Fournier, 1836).